



CHARLES TILLON

Le chef des FTP trahi par les siens

FABIEN TILLON

Préface d'Edgar Morin

Charles Tillon

Fabien Tillon

Charles Tillon

Le chef des FTP trahi par les siens

Préface d'Edgar Morin

Don Quichotte/Seuil

ISBN 978-2-02-142957-2

© Éditions du Seuil, mars 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Préface

En 1918, le jeune Breton Charles Tillon anime une mutinerie sur le navire de guerre où il est mobilisé comme marin, ce qui lui vaut emprisonnement et bague. Cette révolte est le début d'une carrière de militant communiste, au cours des années d'après-guerre, vouée à la défense et aux luttes des travailleuses et travailleurs exploités. Doté d'une vive intelligence organisatrice, il s'épanouit intellectuellement dans l'action, en même temps qu'il incorpore les idées marxistes. Il s'est formé par lui-même dans le parti qui l'a formé. C'est un de ces « fils du peuple » qui s'éduquent et s'élèvent hors des lycées et universités. Sa conviction communiste, qu'il croit rationnellement fondée sur la loi de l'histoire formulée par Marx, est aussi, sans qu'il en soit conscient, une adhésion de foi en ce qui fut la grande religion de salut terrestre pour tant de générations ardentes.

Comme beaucoup de militants ou responsables voués concrètement à défendre les droits des travailleurs sur le terrain de l'exploitation capitaliste, il ne semble guère perturbé par la défection de Doriot, le renversement de la ligne hostile au parti socialiste en ligne antifasciste, ni ensuite par les procès de Moscou. Certainement troublé par le Pacte germano-soviétique, il est de ceux qui se convainquent qu'il s'agit d'une ruse de Staline pour gagner du temps, mais à la différence des

dirigeants du Parti qui dénoncent l'impérialisme britannique et essaient de faire reparaître *L'Humanité* sous l'occupation allemande, il prépare la Résistance. L'invasion de l'URSS par les armées nazies déclenche la résistance communiste en France comme ailleurs, et Tillon, devenu membre du trio dirigeant du parti clandestin, devient l'organisateur de la lutte armée des FTP (Francs-tireurs et partisans), d'obédience communiste, mais rassemblant des patriotes de tous bords.

Ce livre décrit fort bien les heures de gloire de Tillon, ministre du gouvernement de Gaulle, puis ses multiples activités dont celle d'animateur d'un vaste Mouvement pour la paix.

Mais en France comme ailleurs, les résistants de l'intérieur sous l'occupation allemande vont être progressivement contrôlés par les apparatchiks exilés en URSS, puis critiqués, puis exclus, puis emprisonnés, et en Hongrie et Tchécoslovaquie, victimes de procès immondes où ils seront dénoncés comme espions et traîtres puis exécutés. Comme la France n'est pas devenue une démocratie populaire, Charles Tillon et André Marty puis plus tard Jacques Lecœur, autre grand dirigeant dans la clandestinité et animateur d'une grève des mineurs sous l'Occupation, seront rejetés, exclus, calomniés.

Et Charles Tillon, bien qu'il n'ait pas à craindre, comme en URSS, pour la vie de sa compagne et de ses enfants, bien qu'il n'ait pas subi de torture physique, accepte de faire une auto-critique imbécile, accepte et va de lui-même charger André Marty. Comme l'avait bien vu Arthur Koestler dans *Le Zéro et l'Infini*, le Dévouement, que dis-je, la Dévotion au Parti l'a entraîné à l'autodégradation.

Cela démontre non tant une bassesse personnelle, mais combien la foi religieuse absolue dans le communisme amène à ce qui est, sous une face, de l'abnégation, sous une autre face, de l'avalissement. Mais il s'est ressaisi, a su résister et contre-attaquer. Je pense à cet autre Breton résistant et communiste,

PRÉFACE

Pierre Hervé, qui eut un destin semblable de grandeur dans la Résistance, de soumission extrême et d'autodégradation, puis de reconquête de sa dignité et de son honneur.

Le nom de Tillon ne dit rien aux générations d'aujourd'hui. Pour la mienne, c'est celui d'un héros de la Résistance. C'est celui d'une vie vouée à la cause des exploités, c'est celui d'un destin humain qui symbolise et concentre en lui la grandeur et la monstruosité du communisme lénino-stalinien, l'héroïsme au service d'un énorme espoir, d'une énorme illusion et d'un énorme mensonge occulté par une grande Religion qui, comme toute grande religion, produisit ses martyrs, ses héros, ses bourreaux, ses assassins.

Edgar Morin

Du lieu d'où je vous écris...

Ce livre a trois raisons d'être. La première est un serment familial, un engagement que j'ai pris auprès de mon père de perpétuer et rappeler la mémoire de mon grand-père Charles Tillon – tout comme celui-ci s'était engagé, auprès de sa mère, à raconter un jour les aventures de notre ancêtre, le père Gérard, député paysan aux états généraux de 1789.

Récemment, une courte histoire en bande dessinée dont j'avais écrit le scénario pour un ouvrage collectif (*De mémoire en oubli*, Good Heidi Production, 2018) m'a rappelé cette promesse. C'est pourquoi j'ai entrepris de rédiger ces pages.

La deuxième est l'injustice. Pour des raisons liées à son exclusion du Comité central du PCF lors d'un « procès » stalinien en 1952, Charles a perdu sa place dans la mémoire française. Follement accusé de « nationalisme bourgeois », de travail fractionnel, de défiance envers l'URSS, de complot contre le Parti et d'appropriation de fonds secrets en vue de buts cachés, sans oublier la complaisance envers la SFIO et le « titisme », il fut sommé de reconnaître le bien-fondé de ces accusations. Inutile de dire qu'il s'y refusa avec obstination. Cela lui coûta sa carrière politique.

De même, à la fin des années 1960, parce qu'il exprima sa solidarité tant avec la jeunesse révolutionnaire qu'avec la Tchécoslovaquie envahie, il fut congédié du Parti lui-même,

alors qu'il n'était plus qu'un modeste militant. Dans les années 1970-1980, encore, une rude controverse l'opposa au secrétaire général Georges Marchais. Du coup, Charles est devenu l'un des grands oubliés de notre histoire récente.

Durant de nombreuses années, le PCF n'a rien fait pour nourrir et raviver sa mémoire – bien au contraire ! La droite gaulliste est restée silencieuse. Quant à la droite réactionnaire, qui tant aujourd'hui ondule de la croupe, elle n'a jamais voulu savoir qui était Charles, elle qui a toujours cherché à confondre Philippe Pétain avec un vrai patriote et Charles Maurras avec un clerc éclairé.

Même le rôle central qu'il a joué dans la Résistance armée communiste a été dévalué. Lorsque l'on parle des FTP et de la libération de Paris, le roman national a retenu les noms de Rol-Tanguy, du colonel Fabien. Ces hommes, certes d'un grand courage et d'un engagement admirable, étaient sous les ordres d'un commandant en chef, qui n'était autre que Charles Tillon. Mais qui le sait ? Qui le dit, hors du cercle des historiens spécialisés ?

La troisième raison qui m'a dicté l'écriture de cet ouvrage, c'est la modestie. Mon grand-père faisait partie de ces êtres qui, parce que ce qui leur importe, c'est l'engagement, la passion, n'ont jamais fait commerce de leur image, de leur aura. L'essentiel était de faire, non de dire qu'on allait faire, ou qu'on avait fait – ou qu'on aurait pu faire...

Les livres qu'il a écrits tentaient d'éviter que son action ne tombe dans l'oubli ; il voulait peut-être aussi se disculper – ou se confesser – des erreurs qu'il avait pu commettre, en faisant trop longtemps confiance à un parti perverti par l'influence de Moscou ; c'était surtout pour mettre les choses au point et souligner que, toujours, on peut avoir l'ambition de bâtir sans être un ambitieux.

Charles Tillon n'a jamais eu une âme de publicitaire. Une leçon qui, je crois, vaut plus encore aujourd'hui qu'hier.

*

Charles n'était pas un aventurier, plutôt un aventurier. Son histoire est celle d'une vie en rouge, une navigation à vue dans les eaux démontées du xx^e siècle.

D'une guerre mondiale à l'autre, des navires révoltés de la Méditerranée aux terres brûlantes des bagnes de Biribi, d'une jeunesse prolétaire aux aventures ministérielles, du Front populaire victorieux aux tragédies du *Frente popular*, de la Bretagne socialisante à l'Allemagne agonisante, du pacifisme amer à la Résistance armée, du lyrisme de la reconstruction à l'insanité stalinienne, de l'exclusion du Parti au ralliement à l'esprit de 68, de Prague abandonnée aux loups nazis à Prague envahie par la soldatesque rouge, de victoire en défaite, de trahison en trahison, d'horreur en erreur...

*

Cet ouvrage n'est pas une hagiographie. Je me suis en tout cas efforcé d'éviter cet écueil, malgré mon admiration et mon attachement filial. Je suis conscient des qualités et des faiblesses qui étaient celles de Charles, dans son caractère comme dans son action, dans son obéissance militante, dans sa volonté obstinée de *croire*, et même dans ses emportements. Certains de ces traits l'ont entraîné trop longtemps – mais moins longtemps que beaucoup d'autres... – à accepter l'inacceptable.

Mais, s'il en a payé le prix, c'était en gardant les yeux grands ouverts sur le gâchis de ce qui devait être une aube et ne fut qu'un crépuscule.

Cette aventure d'une vie a des accents, si ce n'est des périétés, homériques. Si j'ai pu, pour faciliter la compréhension du lecteur d'aujourd'hui et alléger sa lecture, recréer certains dialogues ou simplifier l'un ou l'autre décor, cela n'a jamais été, j'espère, au détriment de la vérité des situations. Tous les faits sont conformes à la réalité historique – celle, en tout cas, qui nous apparaît ici et maintenant.

J'ai fait appel autant que j'ai pu à ma mémoire pour faire revivre Charles tel que je l'ai connu dans l'intimité familiale. Je me suis aidé des ouvrages qu'il a écrits, que je citerai au fil du texte, ainsi que des nombreux livres disponibles qui tentent d'éclairer ces temps sombres. On en trouvera la liste complète à la fin de ce récit.

J'ai également eu recours aux archives personnelles de mon grand-père, particulièrement les carnets qu'il a remplis de notes quotidiennes pendant une quarantaine d'années (de 1945 à 1987), qui livrent un précieux enseignement sur son état d'esprit, ses rencontres et ses aventures au jour le jour. Ces carnets sont jusqu'ici demeurés dans le cercle familial.

Enfin, je me suis appuyé sur des documents conservés dans divers fonds, notamment ceux du Centre d'histoire de sciences politiques de Paris et des archives départementales de Seine-Saint-Denis, que je remercie pour leur aimable disponibilité.

Charles a traversé, disais-je, des temps sombres. Mais aussi une époque où fleurissait la plus belle des fleurs, celle qui aujourd'hui manque tant à nos jardins : la fleur de l'espoir. La cueillera-t-on de nouveau ?

Paris, le 20 janvier 2020.

Mutin

Là-bas ! Qu'y a-t-il dans l'eau ? Un dauphin, des débris ?
Un simple mirage ?

Le guetteur rajuste ses jumelles. Il crache son bout de chique usé, avance sa tête bien au-delà de l'aplomb du bastingage, tend son cou à l'extrême, les yeux rivés sur cette phosphorescence indécise, ce sillage trouble. Encore une ou deux secondes... Il n'y a plus de doute. C'est un serpent de métal et de poudre qui glisse là-bas sous les vagues. À une centaine de mètres seulement.

« Torpille ! Torpille ! » L'alerte est lancée. C'est le branle-bas.

Tous les hommes d'équipage sont réveillés, ils enfilent à la hâte leur gilet de sauvetage. Dans la cabine de pilotage, l'homme de quart tourne vivement la barre, de toute la vitesse de ses bras engourdis par la longue veille, pour donner au *Guichen* une chance, une seule, de sortir de l'affrontement avec la bête mortelle qui s'avance à fleur d'eau : glisser sur bâbord, dégager le croiseur de sa route, amorcer un virage qui laissera la bombe motorisée du Kaiser se perdre dans les flots.

Les sirènes hurlent. Chacun égrène les instants, comme un chapelet. Dans les soutes, les machines lancées à fond produisent un vacarme d'enfer.

Le *Guichen*, lorsqu'il était un jeune navire fringant, était le plus rapide de la Marine française. C'était il y a plus de

vingt ans, en 1897. La belle prestance d'antan s'est envolée. Maintenant, il tremble et gémit. Mais le vaisseau sait encore réagir sans trop barguigner. La proue se déplace, dégage un chemin vers la gauche, vers la sécurité.

Assez vite ?

La torpille n'est plus qu'à une centaine de mètres, charge comme un requin décidé à tout dévorer sur son chemin.

Ceux qui n'ont rien d'autre à faire qu'à attendre et espérer se tiennent dans un coin, debout et tremblant autour d'une lampe à combustible, qu'il faudra enflammer d'urgence au cas où la lumière électrique viendrait à manquer.

Charles est noir de crasse, il se démène, comme tous : car chacun a ici sa vie à défendre, sa vie et ses rêves.

En 1917-1918, il y a peu de chances pour qu'un marin sorte vivant du naufrage provoqué par l'attaque d'un sous-marin, surtout lorsqu'il travaille dans les soutes.

Soit la torpille passe, le *Guichen* donne le coup de reins libérateur, s'ébroue et s'éloigne, soit l'on verra la mort dans les yeux de son camarade, celui qui se tient à côté, qui a peur lui aussi, qui a de la famille lui aussi, qui l'attend, à Brest, à Toulon, à Paris ou ailleurs, une fiancée, des projets...

La torpille glisse le long du navire, dans une vibration maussade, comme déçue. Elle plonge dans les abysses sans retour.

On crie de joie. D'un bout à l'autre du navire, c'est un instant de fraternité partagée, du commandant au dernier des soutiers.

Encore quelques minutes, le temps de confirmer l'absence d'un second cigare mortel. L'U-Boot a disparu, s'est enfui vers d'autres proies. C'est la fin de l'alerte. Le retour à la routine du bord. Le moment de s'enfermer dans les vertus apaisantes du sommeil ou, pour ceux de quart, de souffler en laissant s'échapper des soupirs répétés.

On est heureux. On s'en est sorti. L'avenir a de nouveau un sens. Charles finit son tour épuisé. Il s'écroule dans son hamac. Il pense à la place des Lices, à Rennes, à une bolée de cidre, à tout ce qui pourrait le ramener au pays. C'est son oncle qui l'a poussé vers la marine, lorsque la classe 17 a été mobilisée, il y a déjà plus d'un an et demi. Charles, malgré ses sympathies jaurésiennes, n'a jamais imaginé éviter son devoir. Douze balles dans la peau, de toute façon, ça fait réfléchir son homme...

Jaurésiens et progressistes, on l'est tous plus ou moins dans la famille, depuis le père de Charles, Emmanuel, jusqu'à sa mère Françoise, qui n'a jamais apprécié qu'on lui donne des ordres. C'est pourquoi elle a aimé devenir propriétaire de son petit café, place des Lices, qui lui donnait de l'autonomie sociale, un coup de vent dans les formes figées de la société rennaise.

Certes, Françoise rêverait d'une vie plus bourgeoise que celle de tenancière de bistro, plus conforme à son idéal de réussite, tandis que son mari, lui, est clairement socialisant. Il raisonne sur son existence en termes politiques, non en termes d'ambition. L'essentiel est de rester conforme à l'esprit modeste, honnête et fraternel de la classe ouvrière.

Ancien cheminot, il s'est mis à son compte quelques années avant la guerre, comme représentant en bicyclettes ou en pétrins mécaniques, après avoir été licencié pour activité syndicale.

La famille vivote, tient bon. À Charles, on a destiné une carrière d'ouvrier spécialisé. Un emploi sûr. Il n'y avait pas assez d'argent pour les études aux Beaux-Arts dont il rêvait. Il a appris le métier d'ajusteur, que le jeune homme a commencé à exercer sans enthousiasme excessif, mais avec le sens de l'ouvrage bien fait, dès la fin de son adolescence.

Et, là-dessus, voilà l'Europe qui s'embrase et cherche par tous les moyens à s'entre-dévor.

*

Quand la classe 17 a été appelée, la Marine semblait un meilleur choix que les poux et la boue des tranchées. Seul inconvénient : il fallait s'engager pour cinq ans. Charles a signé le papier : il sera libéré en 1921 – si les torpilles de Guillaume II lui prêtent vie. Sur le *Guichen*, il fait son devoir avec calme et obéissance. Affecté comme ouvrier spécialisé à l'entretien du bord, il passe rapidement son grade de quartier-maître, ce qui l'élève au-dessus du rang de simple matelot et arrondit judicieusement la solde.

Malgré l'atmosphère infernale de la salle des machines et le roulis qui secoue le *Guichen* au moindre coup de tabac, il n'est pas malheureux. À l'angoisse de la guerre répond la joie de s'ébrouer dans une vie nouvelle. De partager avec les copains une amitié revigorante. De découvrir les paysages parcourus par le croiseur en Méditerranée. De s'acheter, enfin, certains biens autrefois inatteignables comme une première palette de peintre, à laquelle le jeune homme rend justice en commençant à s'exercer au graphisme. En amateur, sur ses heures de liberté.

Les missions du *Guichen* sont des plus simples : c'est un transport de troupe. Il achemine des soldats frais depuis Toulon ou Tarente en Italie vers le théâtre d'opérations d'Orient – il mouille généralement en rade d'Itéa, dans la Grèce centrale, ou encore dans la grande ville de Salonique, plus au nord, parfois ailleurs, à Corfou, en Afrique du Nord, à Malte, selon les besoins des offensives...

Il ramène des fantassins blessés, épuisés, à demi morts, vers les hôpitaux du Var et d'ailleurs. La routine militaire, maintes

fois recommencée, le conduit dans un sens, vers le détroit de Gibraltar, puis dans l'autre, vers la mer Égée.

À ce destin de chariot convoyeur, les cigares explosifs des sous-marins allemands opposent une fin brutale : le cuirassé *Danton*, qui suit le même parcours que le *Guichen* à un jour de distance, a sauté le 19 mars 1917, malgré son escorte de contre-torpilleurs. Près de 500 marins et civils ont disparu dans les flots, engloutis par la masse de leur navire fendu en deux.

Ou encore le transporteur *Athos* et ses 600 matelots, hommes de troupe et passagers avalés en quelques minutes par la houle, en février de la même année. Foules anonymes des noyés glissant vers les palais obscurs des sirènes...

Heureusement, la lumière de la Méditerranée éblouit le peintre amateur. Il en découvre la culture millénaire en autodidacte, un livre en main dès qu'il le peut. Pas question d'ignorer autour de soi les paysages qui ont vu naître l'intelligence des premiers hommes dignes de ce nom, cette mer qui a inspiré Homère et où errait Ulysse. Charles obtient avec quelques camarades de descendre à terre en dehors des ports habituels, pour visiter Delphes et admirer dans ses teintes bleutées le mont Parnasse. La discipline est rude, pourtant, sur le navire. Craignant plus que tout le relâchement, les officiers ont une mentalité datant de la Royale. En cas d'insubordination, le supplice des fers existe encore : l'infortuné matelot est enfermé dans l'étroite prison du bord, sa cheville enserrée dans un carcan enchaîné à une barre d'acier.

Une forte tête, le matelot Orsini, qui souffre d'un mal de mer chronique et, pour le combattre, boit comme un trou, a pris l'habitude de ce châtiment. Il descend de lui-même en titubant vers les locaux pénitentiaires à chaque retour de bordée...

Charles n'aime pas cette brutalité, la morgue d'aristocrate des officiers, la censure de l'information. Il reçoit par courrier

L'Œuvre et *L'Humanité*, qui lui permettent de savoir comment évolue la Grande Folie. Il discute des nouvelles avec un petit groupe de marins politisés. Ils parlent, ils essaient de réfléchir, de trouver un sens à ce qu'ils vivent. Ils demeurent sages, obéissent et grommellent sous cape.

Ils tentent de déchiffrer la vérité derrière les rumeurs du bourrage de crâne, mais ce n'est guère facile, tant les cisailles d'Anastasia sont aiguës. Même dans la presse socialiste.

Au physique, Charles est un beau gars, solide. Une tête faite pour l'action, un menton volontaire, des lèvres épaisses, charnues. Un front têtue, des arcades sourcilières marquées, des sourcils fournis. C'est aussi un émotif, capable de ruminer des jours entiers une phrase mal embouchée ou, au contraire, de fondre de joie pour un compliment, un geste amical. Un écorché vif comme lui, pour ne pas apparaître nu et faible, cache souvent ses sentiments, ses émotions changeantes, derrière un masque de marbre.

Il y a aussi cette coquetterie, et non des moindres. Son œil gauche bat la campagne, la pupille est décalée sur son axe. Comme n'a pas manqué de lui faire remarquer un sous-officier désagréable, lors d'une corvée qui s'est mal passée, il a, somme toute, un œil qui dit merde à l'autre ! Héritage d'une maladie d'enfance, un eczéma corrosif. Ce qui l'isole également, le pousse à un relatif enfermement, une certaine froideur, parfois – comme tant de personnes souffrant d'une infirmité, même légère.

Pour ceux qui l'entouraient, j'en témoigne, ce strabisme divergent était déroutant. Il m'a durablement impressionné lorsque je fréquentais, enfant, mon grand-père. On ne savait jamais si Charles vous regardait, s'il vous fixait ou non, car lorsqu'il observait au loin avec son œil droit, sa pupille gauche était tournée vers vous, et inversement. Voyait-il avec l'une *et* l'autre ? Ou avec l'une *ou* l'autre ?

Dans le premier cas, sa vue devait être étrange, très large et très ouverte, au bord du vertige. Et, dans le second cas, elle devait s'avérer considérablement réduite, comme celle d'un borgne qui aurait eu successivement chacun de ses yeux morts...

Je n'ai jamais osé lui demander.

*

Sur le *Guichen*, les jours défilent, les mois passent, le terme de la guerre approche. Puis arrive enfin. L'annonce de la fin du conflit les cueille à Malte.

Charles raconte, dans le livre qu'il a écrit beaucoup plus tard, *La révolte vient de loin*, combien ce moment a été fondamental dans sa perception de l'époque et même dans son évolution politique. Débarqués à La Valette pour la soirée, Charles et ses copains errent de bar en bar, admirent les filles, rigolent, ne savent pas trop quoi faire pour fêter dignement cette nouvelle ahurissante, l'annonce de l'armistice. Il faudrait quelque chose de plus fort, de plus intense, quelque chose qui ait plus de sens qu'une simple bordée de marins.

Soudain, tout change. Les Maltais, sortis en masse dans les rues de leur capitale, forment une ronde, une danse endiablée, et entonnent, tous, *La Marseillaise*, sur les places et dans les rues. Émus et pris dans le mouvement, nos marins entonnent le chant patriotique, eux aussi – qu'ils assortissent d'une *Internationale* pince-sans-rire.

L'instant est magique : ils communient avec un peuple inconnu dans la victoire de la France et de ses valeurs républicaines, qui ont réussi à s'imposer face aux monarchies conservatrices de l'Europe centrale – c'est le sens, tel qu'ils le comprennent, de l'élan des Maltais. Bien sûr, ce n'est pas aussi

simple, mais c'est bon de s'abandonner à cet élan fraternel, à cette folie populaire...

Sur le bateau, cependant, les attend une tout autre ambiance. Le commandant Sémichon n'a pas autorisé les hommes d'équipage à rentrer pour la permission de 23 heures (c'est 21 heures au maximum, en temps normal). Lorsqu'ils regagnent le bord, Charles et ses camarades écotent de quelques jours de cabanon et de privation de solde. Un soir comme celui-ci !

C'est que la nouvelle de la suspension des hostilités a été accueillie sans enthousiasme par ces messieurs du carré. Le commandant, les marins le savent grâce au service du courrier, est abonné à *L'Action française*, la feuille de chou – et de haine – de Charles Maurras. Il en va de même de certains de ses officiers. Lorsque la nouvelle de la fin des hostilités a éclaté, le commandant n'a pas daigné s'adresser au bas peuple de ses marins. Il est resté dans sa cabine, à faire la moue. Il ne voulait pas arrêter le combat, lui. Pas comme ça. Il fallait écraser l'Allemagne, entrer dans Berlin, réduire l'orgueil germanique, comme on avait promis de le faire dans les premiers jours de l'été 1914. Pour laver à grands jets de sang l'affront de Sedan.

Et puis, pourquoi la guerre finit-elle, en réalité ? Parce que les troupes ne peuvent plus tenir ? Parce que les moyens viennent à manquer ? Non ! C'est que les peuples ne sont plus à la hauteur.

L'Italie est en proie aux prémices d'une agitation sociale qui sera récupérée par les fascistes. En France, il y a eu les grandes mutineries de 1917, écrasées brutalement. À Berlin, la naissance d'une république pacifiste sur les ruines de la monarchie défaite.

Et surtout, surtout, depuis octobre 1917, une grande vague qui a emporté la Russie, qui menace toute l'Europe : une révolution socialiste, une vraie ! Dans ce contexte, un simple armistice, c'est bien prématuré... La France et ses alliés

auraient tout intérêt à pousser leur avantage en termes de gains territoriaux et à aller jusqu'en Prusse. Voire au-delà.

Depuis l'été 1918, une force multinationale, dont la France, tente d'endiguer la révolution bolchevique en intervenant directement au secours des Russes blancs. C'est une nouvelle guerre qui commence, enfantée par la précédente. Une guerre qui ne dit pas son nom, demeure discrète dans les pays engagés, mais qui implique du matériel, des armes, des troupes. Alors, pourquoi ne pas aller jusqu'en Russie, en Crimée, en Sibérie ? Il faut bien transporter tous ces soldats, surtout des tirailleurs sénégalais, corvéables à merci, qui vont combattre l'Armée rouge.

Ces hautes considérations stratégiques vont de pair avec d'autres calculs, plus matériels, chez certains officiers du bord et, surtout, chez le premier d'entre eux. Pour obtenir le grade de capitaine de vaisseau, Sémichon a besoin d'un commandement en mer d'une durée de dix-huit mois. Il n'en a accompli qu'une dizaine. Il lui manque plus de six mois de service pour gagner les galons chers à son cœur.

Or, si le *Guichen* rentrait au port dans l'état de fatigue dans lequel se trouve le vieux navire, il serait immédiatement désarmé – et adieu les jolis fils dorés sur la vareuse ! Le commandant obéit donc, sans barguigner et sans écouter les douleurs de ses hommes, aux ordres de Paris. Sans avouer à l'amirauté ce qui aurait été son devoir de commandant, à savoir que son équipage se trouvait fourbu, dégoûté, découragé. Et qu'il s'agirait, pour le bien de tous, de relâcher rapidement.

C'est pourquoi le *Guichen*, malgré la fin des combats et les premières démobilisations, tarde à rentrer au port. À part quelques – rares – permissionnaires, et certains chançards des plus vieilles classes qui rentrent enfin dans leurs foyers, l'équipage continue à trimer nuit et jour dans les soutes et sur le pont du croiseur, ramenant les troupes d'Orient vers

la France, véhiculant des hommes frais vers le nouveau front, sans s'arrêter, sans mettre le drapeau bas, depuis autant de semaines, semble-t-il, qu'il y a d'étoiles dans le ciel de la Grèce.

Pour nuancer le tableau, il faut reconnaître que l'ordinaire du bord, souvent exécrable sur les navires de toutes les flottes et ferment de plus d'une révolte, est ici acceptable, voire confortable. Cette particularité est due à l'instauration d'une « commission de cambuse », qui se charge de l'achat de victuailles fraîches et veille à la qualité des menus. Un système mis en place par l'ancien commandant du vaisseau que Sémichon, pour une fois bien inspiré, n'a pas cru bon d'abolir.

Cependant, bien manger, cela n'a jamais empêché la tête de travailler. La fatigue gagne les meilleurs éléments de l'équipage, la fatigue et l'écoeurement d'une guerre sans fin. Le bateau marche avec des équipes réduites, ce qui augmente les temps de quart.

Charles, qui a été transféré dans un petit habitacle où il surveille la dynamo de bord, fulmine, tergiverse, rédige deux ou trois poèmes sentimentaux et pacifistes sur un cahier gras de cambouis. Il écrit une hymne à la gloire de la SDN à peine naissante, pour laquelle il reçoit un courrier encourageant du directeur du journal *L'Œuvre*.

Cela commence à parler fort, parmi les matelots. Quand est-ce qu'on rentre ? Chaque homme ressasse ses rêves, étreint ses fantasmes de retour en d'émouvantes images, qui tournent et retournent dans la solitude de son cœur. Parfois, à l'occasion d'un spectacle organisé pour occuper les hommes et les détendre, une *Chanson de Craonne* rageuse retentit, impromptue, sans que les officiers l'eussent autorisée – et à leur grande fureur.

On a récemment appris, par la voie des nouvelles colportées de port en port, cette nouvelle stupéfiante : une demi-douzaine de navires se sont mutinés dans le secteur de la mer Noire, ainsi

que plusieurs régiments terrestres. La presse aux ordres ne s'en est pas fait l'écho, ou à peine, mais l'information court vite dans l'atmosphère surchauffée de cette démobilisation hésitante.

Un officier mécanicien, André Marty, sur le torpilleur *Protet*, s'est trouvé au cœur de la rébellion. Il a tenté de soulever ses hommes en rade de Galati, sur les rives du Danube, refusant d'aider à la lutte contre le pouvoir bolchevique. Son projet ? Prendre le contrôle du navire avec une poignée de matelots, lever l'ancre vers Odessa et se donner à la révolution russe, drapeau rouge à la proue.

L'aventure a échoué avant même sa mise à exécution, et les mutins ont été sévèrement punis. Mais le geste n'est pas oublié, il a valeur d'exemple. Il alimente les frustrations, les fantasmes parfois, les haines bientôt. D'autant que les officiers d'encadrement, effrayés par les rumeurs venant de l'Est et conscients qu'ils demandent à leurs hommes un effort qui dépasse le cadre de la mobilisation patriotique, se raidissent dans une discipline plus intransigeante que jamais. Pour tenir le choc. Pour s'imposer. Pour ne pas donner l'impression de flancher.

Le *Guichen* est une grenade amorcée flottant sur la mer.

L'affaire du croiseur *D'Entrecasteaux* va accroître la tension d'un cran.

Par une indiscretion, un matelot apprend que Sémichon a refusé les injonctions de l'amirauté lui enjoignant de rentrer en France, arguant du fait que le *Guichen* pouvait encore tenir et faire son devoir. À la place, c'est un autre navire, le *D'Entrecasteaux*, qui opérait une navette similaire à celle du bateau de Charles, qui a raflé la mise.

Aussitôt, c'est la fureur à bord. Les marins les plus remontrés – et ils sont nombreux – décident d'envoyer une délégation auprès du commandant, pour lui présenter les doléances de l'équipage et réclamer des explications. Une lettre signée

collectivement accompagnera cette démarche, que Charles, qui a une belle plume et en a eu l'idée, se propose de rédiger.

Il rappelle dans son courrier qu'une circulaire ministérielle datée d'octobre 1917 dispose que les marins ayant accompli plus de trente-six mois de service à la mer, ce qui est le cas d'une bonne partie de l'équipage, doivent être remis à terre (à ce stade, Charles, lui, compte trente-quatre mois de travail ininterrompus).

La délégation et la lettre sont très mal reçues. Le commandant dépêche son second, qui affirme que la circulaire est caduque, puisqu'elle s'appliquait en temps de guerre – et que la France est en paix depuis le 11 novembre 1918... À ces arguties, les matelots répondent fermement : « Nous voulons voir le commandant ! »

Le 26 juin 1919, passé 9 heures, en rade d'Itéa, la délégation se présente à nouveau.

Le commandant refuse obstinément de la recevoir ; le second propose de lui soumettre la lettre et ses signatures ; rendez-vous est pris pour 11 heures.

L'équipage menace de cesser le travail. Les signataires de la lettre, majoritaires, sont plus de deux cents. Seule une poignée de matelots, une trentaine, se tient à l'écart du mouvement.

La police du bord fait discrètement enlever les armes des râteliers du château arrière, pour les cacher dans le carré des officiers. Devant la porte du commandant, un groupe de matelots attend.

11 heures. Sémichon ouvre sa porte. Dédaigneux, il déclare que les réclamations collectives sont prescrites à bord. Mais il accepte de recevoir *un par un* les matelots qui en feront la demande, dans l'après-midi. C'est la vieille stratégie de l'individualisation de la requête, pour peser de tout son poids hiérarchique sur des hommes seuls, coupés de la force que donne l'élan collectif.

Aussitôt, c'est le débrayage. La foule des marins se retrouve sur le pont avant, pour discuter, s'échauffer, chercher quoi faire. Se réjouir, simplement, d'être là. Montrer au commandant que l'on n'a pas peur. Que son attitude a dépassé les limites du contrat collectif. C'est la grève.

Les heures s'écoulent. Les marins causent, s'ébrouent, mais, en fin de compte, ne savent pas quoi faire de plus.

Le *Guichen* dérive mollement sur son ancre. L'état-major tente une ultime reprise en main. En grande tenue, le sabre au ceinturon, les officiers montent sur le pont. Sémichon, après une lecture publique du règlement, exhorte ses hommes à rejoindre leurs postes. Pas de réaction. Tous les matelots, assis et silencieux, serrent les poings et sortent le menton.

Les gradés se retirent. Le temps passe, mais n'entame pas la détermination des hommes.

Une heure plus tard, même manœuvre. Le commandant, cette fois, appelle un par un chacun au travail.

« Une fois, deux fois, trois fois ! »

Personne ne bronche. Deux mouettes ironiques passent dans l'air.

« Vous êtes tous passibles du conseil de guerre », lâche le commandant. Et les officiers lèvent le camp sans se retourner. Ils se réfugient dans le carré.

Du côté des grévistes, c'est la joie de la solidarité éprouvée concrètement, tous debout devant l'autorité devenue illégitime, tous ensemble pour être des hommes que l'on respecte.

Mais si Sémichon s'est enfermé dans un tel mur de silence, c'est qu'il doit garder une botte secrète. Laquelle ? Les marins occupent les postes importants, ceux qu'ils peuvent atteindre, la chaufferie, une partie des soutes, la cuisine. Ils tiennent aussi la proue du bateau.

Il faut organiser des gardes, ne pas perdre de vue les issues latérales, maîtriser les ponts et les machines... autant de points

vitaux pour la maîtrise du navire. Et, surtout, il faut atteindre l'arrière, occuper toute la surface du *Guichen*.

Mais à l'arrière, il y a les officiers. Décision est prise de marcher en deux groupes, lentement, vers la poupe, pour voir ce que l'état-major prépare.

Soudain, on signale qu'un sous-officier a hissé un signal jaune à un mât. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Une vigie, qui observe le port, crie soudain : « Il y a du mouvement, les gars. »

Des canots s'approchent. Plein d'uniformes. Le commandant Sémichon vient d'appeler à la rescousse une compagnie de tirailleurs sénégalais qui, en attendant son acheminement vers le théâtre d'opérations russe, campait sur le port d'Itéa. Ce sont des troupes aguerries, qui ont connu les tranchées. Des démons de guerre.

Pour éviter qu'ils fraternisent avec les grévistes, on leur a raconté des bêtises : que les marins ne voulaient pas les transporter, qu'ils leur refusaient le bord à cause de la couleur de leur peau... Les Africains l'ont mauvaise.

Nos matelots sont désemparés. Ils s'aperçoivent, mais un peu tard, qu'ils se sont montrés bien candides. Ils n'ont pas vu à quel point la fureur du commandant était égale, voire supérieure, à leur propre colère. Que celui-ci refuserait d'accepter le mot même de grève. Qu'il considérerait les événements comme une simple mutinerie.

Il aurait fallu prendre les devants, s'organiser pour tenir un véritable siège, prendre *vraiment* le pouvoir, pousser les feux pour s'éloigner dans la baie... Au lieu de quoi, on a perdu du temps à discuter.

Charles saura s'en souvenir, plus tard : il y a des moments où il faut foncer, ne pas s'arrêter à de vaines arguties, lorsque

le rapport de force est provisoirement à son avantage et que la main ne doit pas trembler. Maintenant, c'est trop tard.

Souples et rapides, profitant de la pénombre, les tirailleurs grimpent à bord par paquets de deux ou trois.

Certains empruntent les fenêtres des cabines d'officiers pour accéder directement au cœur du bateau et prendre la défense à revers.

Cliquetis des fusils que l'on charge, murmures, bruits de pas.

Un ordre claque : « En avant ! »

C'est la bagarre. Baïonnettes au fusil, les tirailleurs avancent sans hésiter sur le pont, dans les coursives, la flamme du meurtre dans le regard. Ce sont des doubles rangées d'hommes sans visages glissant sur les planches, coupe-coupe à la main, dague au canon comme une bouche vorace, prêts à déchirer les chairs.

Les matelots empoignent des tisonniers, des rames, des bancs, des outils de forge, tout ce qui peut servir pour contenir l'assaut. Ils frappent les intrus au jugé, repoussent les lames effilées, rendent coup pour coup.

Mais c'est trop tard. Bientôt, les grévistes ne sont plus qu'une poignée, acculés sur le gaillard d'avant. Le nez à quelques centimètres des baïonnettes luisantes. La nuit est tombée. Aucun coup de feu n'a été tiré. Il y a peu de blessés. Une affaire rondement menée, en moins de deux heures.

Sémichon ordonne aux tirailleurs, maintenant calmés, de se mettre en rangs à tribord.

La bouche frémissante d'une jouissance vengeresse, le commandant renouvelle son appel au travail. Vaincus, les matelots répondent « présent » et descendent un à un vers leurs postes, avec un dernier regard tragique pour les copains.

Il ne reste plus qu'une poignée de grévistes, dont Charles. Vingt-six exactement, considérés comme les meneurs. Des mouchards les ont désignés. Seuls, debout sur le pont,

devant les yeux excités du commandant et de ses officiers, ils s'efforcent fièrement de garder une contenance. Ils y réussissent plutôt bien.

La police du bord les évacue rapidement vers la prison militaire d'Itéa, à quelques encablures.

Encore sous le coup du formidable sentiment de fraternité ressenti dans l'après-midi, de cette joie inédite et inconcevable encore la veille, comme anesthésié par cette révélation et la rapidité avec laquelle tout cela s'est déroulé, Charles comprend à peine que lui et ses camarades viennent d'être embastillés. Sans rémission.

On les fait descendre du canot sur un quai désert. Ils entrent dans des bâtiments sales. La cellule est noire comme la nuit. On y entend des bruits d'insectes.

En guise de bienvenue, ils reçoivent chacun un coup de cravache dans les reins, qui les plie en deux et les fait tomber à genoux. Et une insulte gueulée au creux de l'oreille.

À travers les barreaux du soupirail, ils aperçoivent dans la pâleur lunaire le *Guichen* qui se tient immobile dans l'eau, là-bas. Tel un chien de garde.

Bagnard

Petit, il avait foi dans les imageries dorées et les espoirs de résurrection. Il croyait en Jésus, Marie et le Saint-Esprit, divinités souffrantes et bienveillantes, altières et quotidiennes. Cette foi enfantine, mais profonde, concordait avec le décor de sa prime jeunesse, marquée par la proximité de la terre et de la vieille conscience paysanne.

Élevé dans le bourg de Saint-Grégoire, au cœur du pays rennais, par sa grand-mère et deux de ses tantes, il respirait à plein poumons le meilleur air possible, pour un enfant qui, dès sa naissance, avait souffert d'un asthme chronique et de divers maux d'origine nerveuse.

Charles évoluait dans un royaume enchanté, peuplé de fées, de forêts et de mythes chrétiens. Il passait des après-midi à observer la marche de l'ombre sur les pierres de la cour, à explorer les jardins alentour, à grimper aux arbres de la forêt. Un peu maladif, très contemplatif, sensible et frissonnant, il était loin de l'homme qu'il allait devenir. Ou plutôt : cet homme-ci engloberait cet enfant-là, le gardant sous son aile, ombre secrète, le cachant comme une image intime, porteuse de ses fragilités, de ses candeurs.

Chez cet homme d'action, le premier mouvement, la première marche vers l'âge mûr aboutissait à un destin de poète, non de lutteur. Qui sait si cette ébauche de lui-même n'a pas préservé l'homme de se durcir au-delà du raisonnable ?

Table

| | |
|--|-----|
| <i>Préface d'Edgar Morin</i> | 7 |
| Du lieu d'où je vous écris..... | 11 |
| 1. Mutin | 15 |
| 2. Bagnard..... | 31 |
| 3. Grèves, châtaignes et socialisme | 51 |
| 4. Moscou, Paris, Berlin | 69 |
| 5. Marcher pour l'honneur | 85 |
| 6. Battre laval et enfoncer Doriot..... | 97 |
| 7. Sauver la noblesse espagnole..... | 113 |
| 8. Une défaite à mille temps..... | 139 |
| 9. Quand résister s'impose | 153 |
| 10. Se réapproprier le pays | 169 |
| 11. Un bagnard sur le toit de la République | 185 |
| 12. Entre l'or et les gouffres | 201 |
| 13. Les temps gris..... | 225 |
| 14. « J'ai vu une hirondelle, un papillon [...], une sauterelle » | 251 |
| 15. La vieillesse en chantant | 269 |
| <i>Remerciements</i> | 295 |
| <i>Bibliographie</i> | 297 |